

Bulletin Météorologique.

Washington, D.C., 15 septembre. — Prévisions pour le lendemain: beau, plus chaud mardi dans l'intérieur; beau temps mer- quad; vents légers à frais de sud.

L'activité à Beau- mont.

Il se brasse actuellement dans le sud de l'Union, dans le sud-ouest surtout, et spécialement dans l'ouest de la Louisiane et en Texas, tant d'affaires de toute sorte, commerciales, industrielles, manufacturières, minières même, qui y absorbent tous les esprits et y mettent en jeu tous les intérêts, que l'on en est à se demander comment ces braves gens-là trouvent encore le temps de s'occuper plus ou moins de politique et d'art.

La fait est qu'elle a à peu près tout pour le moment, cette année politique, et l'on ne voit guère plus que les hommes de métier qui font encore le com.

La politique n'a pas supporté, elle est devenue trop délicate, elle se soucie plus de ses intérêts que de ceux qui la gouvernent. Elle est devenue plus délicate, elle se soucie plus de ses intérêts que de ceux qui la gouvernent.

Parlez-vous des spéculations, des entreprises manufacturières et commerciales, de l'industrie minière. Tout ce monde là regorge de capitalistes, de milliardaires, de milliardaires même, remanant les dollars à la pelle et ne daignant se déranger que quand il s'agit de gagner une fortune en un tour de main. On n'y laisse pas comme au Congrès ou dans l'administration de Washington. Aussi c'est de ce côté là que se dirigent toutes les activités les plus dévantes.

Mais on a vu un exemple frappant en ce moment même, non loin de nous, à Beaumont, pour ainsi dire, à Beaumont. Rien ne peut donner une idée de la situation décevante qui s'y manifeste. On croise des puits abandonnés, on construit des réservoirs dont quelques uns sont gâtés. A peine l'huile est-elle extraite, qu'elle trouve des placements très avantageux.

Dans toutes ces opérations faites à la hâte, on n'apporte pas toujours les plus grandes précautions, quoiqu'il y ait à chaque instant danger d'incendie et que l'huile soit peut-être la plus inflammable de tous les produits de l'industrie.

Chaque tire à soi le plus qu'il peut sans inquiéter des voisins et des malheureux qui peuvent en produire dans le voisin. Si le feu prend, on l'arrête comme on peut; si l'incendie se propage, on le circonscrit, on l'éteint; mais on n'en continue pas moins l'œuvre qui doit rapporter, qui rapporte déjà, avec une ferme conviction que le million est au bout et que bientôt on le touchera.

Rien n'égale la confiance des habitants de Beaumont et de ceux qui se fourrent dans cette ville dans le succès final de l'entreprise. C'est à leurs yeux une nouvelle Californie qui surgit et produira de bien autres merveilles que la première.

On se tromperait fort si l'on s'imaginait que les affaires des puits d'huile du Texas se bornent à la région qui avoisine Beaumont. C'est un produit dont le transport est extrêmement facile. Rien qu'à ce point de vue

L'INDROGLIO DU PANAMA.

Quelle singulière république que celle de l'Amérique du Sud. La révolution y est toujours en gestation. A peine un parti s'y est-il emparé du pouvoir, qu'il est déjà en train de se défaire.

Comme les hostilités ne cessent jamais et qu'il s'agit d'un soulèvement de quelques centaines d'hommes pour changer les situations et transformer les insurrections en révolutions, on ne peut pas dire que l'Indroglia soit un pays où l'on ne se bat pas.

Naturellement, il doit se produire souvent des irrégularités dans des négociations imprévues et dans des affaires d'urgence, entre gens qui se croient tous les maîtres du même pouvoir et du même territoire.

A l'heure qu'il est, les Etats-Unis sont prêts à traiter avec la Colombie et avec la Guinée; mais les titres de propriété ne sont pas complets; il y manque certaines formalités, et voilà comment il devient impossible pour les Etats-Unis de faire les achats projetés et souhaités. Comment va se terminer ce singulier imbroglio? Dieu seul le sait.

Mais, en vérité, il est temps d'en finir avec cette situation, et puisque l'Union est maintenant maîtresse du terrain et a virtuellement la police de ses frontières, c'est son droit et son devoir d'y mettre le holà, et d'y rétablir l'ordre.

Comptez que la plus grande entreprise du siècle soit ainsi entravée par une poignée d'extrémistes qui n'ont d'autre but que de se faire matraquer et d'arrêter tout progrès?

Notre éminent aîné, le vaillant ANSELME de la Nouvelle-Orléans, terminant ces jours derniers, les trois quarts de siècle de sa noble carrière.

Soixante quinze années d'une existence des plus honorables, toujours sur la brèche et constamment triomphant de toutes les difficultés, elle commence sa soixante-seizième année sous de brillants auspices, conservant toute la virilité du jeune âge, et possédant l'estime et la sympathie de tous les cœurs franco-louisianais.

Aux nombreux souhaits que nous lui faisons pour la continuation d'une aussi précieuse existence, nous ajoutons le vœu de sa parfaite santé.

Les évènements philippins. Rome, Italie, 15 septembre. — L'archevêque de Manille et les trois évêques philippins venant se recueillir pour se rendre à l'anniversaire de l'assassinat de M. McKinley.

Paris, France, 15 septembre. — Le général-major Chine, le commandant britannique, est revenu à Tien Tsin. Il n'est pas encore décidé que les Anglais reprendront la section de Pékin-Hwai Chwang au chemin de fer de Kankin New Chwang avant que la Russie abandonne la section de New Chwang.

UNE INTERVIEW DE M. J. CAMBON.

Un rédacteur du "New York Herald" vient d'interviewer M. Jules Cambon, de passage à Paris.

Certes, lui a-t-il dit, j'ai accepté avec satisfaction l'ambassade de Madrid, où l'on a estimé que j'étais peut-être, en raison de récents événements, rendu quelques services. Mais ce n'est pas sans de vifs regrets que j'ai quitté les Etats-Unis, où j'ai passé quelques années de plus brillantes et plus heureuses années de mon existence et où j'ai noué des amitiés que j'espère conserver à jamais.

Avant de rejoindre mon nouveau poste, je retournerai en Amérique présenter mes lettres de rappel à M. Roosevelt, avec qui j'ai toujours eu les relations les plus cordiales.

Ces relations personnelles avec le président n'étaient pas un des moindres charmes de la période d'existence que j'ai passée à Washington, car M. Roosevelt est un des hommes les plus cultivés que j'ai jamais rencontrés, versés non seulement dans les questions politiques et économiques, mais aussi dans les lettres et les arts.

Entre le 15 et le 20 octobre, j'ai, du reste, l'intention de passer tout un mois en Amérique afin de faire mes adieux aux amis que j'ai à voir dans Washington, Chicago et autres villes. Mon successeur, M. Jusserand, ne prendra probablement pas possession de son poste avant la fin de décembre.

Quand comptez-vous entrer en fonctions à Madrid? — Vers la fin de l'année. Déjà, d'ailleurs, quelques questions intéressantes ont surgi.

Les affaires marocaines, n'est-ce pas? Il est certain que votre long séjour en Algérie vous a valu une compétence particulière en matière de politique africaine. — Croyez-vous la solution de ce problème aisée?

Il sera sûrement résolu, et plus que probablement par une entente entre les puissances intéressées. Mais la France a, dans ce cas particulier, des intérêts dont il faudra tenir compte. De plus, elle a d'autres intérêts en commun avec l'Espagne, et des progrès considérables, au point de vue économique, notamment, peuvent être réalisés à l'avantage des deux nations.

Mais vous comprendrez facilement que tout ce que je pourrais vous dire au sujet de ce problème soit prématuré.

EN CHINE. Tien Tsin, Chine, 15 septembre. — Le général-major Chine, le commandant britannique, est revenu à Tien Tsin. Il n'est pas encore décidé que les Anglais reprendront la section de Pékin-Hwai Chwang au chemin de fer de Kankin New Chwang avant que la Russie abandonne la section de New Chwang.

MORT DE M. PIERRE LEONCE BONY.

Les obsèques de M. Pierre Léonce Bony ont eu lieu hier, à quatre heures de l'après-midi; et c'est un grand nombre que ses amis sont allés lui rendre les derniers devoirs.

La grande cérémonie qu'est la mort, n'a surpris personne en venant, dimanche dernier, révéler cette victime qu'elle avait marquée depuis de longs mois. On, depuis longtemps, M. Bony lutait avec un mal de ce qu'il était pour avoir été lésé, n'en étant pas moins facile à enlever. Et ceux-là seuls qui ont vécu ce douloureux drame peuvent dire comment les soubresauts de sa vie ont été marqués: avec une chrétienne résignation par celui que le malade dévastait de jour en jour; avec un dévouement admirable par ceux qui se cramponnaient à lui pour le retenir, l'empêcher de quitter sa foyer, l'empêcher de quitter le foyer qui était la providence, l'idole.

M. Bony, notre population perd un de ses membres qui lui ont fait le plus grand honneur; jamais le type orléanais ne fut mieux représenté que par lui; de ce type orléanais, en tout temps, fut la fierté de notre pays, il avait toutes les qualités, toutes les grâces, toutes les difficultés, tout le raffinement. Mais ainsi que dans tout tempérament de ce genre, il y avait dans le sien quelque chose de républicain. Aux emportements, aux soudaines explosions, succédait des retours qui formaient contraste, comme ces fleurs qui s'épanouissent sur un rocher. Violence et tendresse, ainsi se composait cette nature admirable qu'on ne pouvait se défendre d'aimer quand on la connaissait.

La vie de celui dont nous ne pouvons faire ici qu'un incomplet éloge, fut des mieux remplies de bonheurs à la tombe, M. Bony ne suivit qu'un sentier droit et se s'écarta jamais, celui de l'honneur. Elevé par une mère chrétienne, qui lui avait aussi transmis ce qu'il était, c'est quand commençaient pour lui les luttes de la vie, qu'il apprenait tout ce qu'il y avait d'honorable dans les principes que lui avait inculqués cette mère.

Tout à tour, M. Bony se livra au négoce et à la politique, et il arriva par un concours de la fortune, c'est qu'il lui fallut, sans doute, abdiquer ces principes dont il s'était fait une loi, une religion.

En politique, d'importants emplois lui furent confiés, et la ville et l'Etat n'eurent jamais de serviteurs plus fidèles, plus dévoués. La modeste aisance qu'il procurèrent les emplois qu'il remplit, lui suffit; pour rien au monde n'eût-il voulu être de ces indignes parvenus qui, pour bondir jusqu'à cette fortune que lui désignait, se servent de mensonge comme d'un trompin. Pour la vérité, il avait un culte, il avait horreur des compromissions, des serviles flatteries; aussi ne se courba-t-il jamais devant une influence mal placée, tant était invincible chez lui la répulsion qu'inspirent les bassesses, cette fausse modestie de la vie.

M. Bony ne servit pas seulement son Etat, en temps de paix; il servit également son pays en temps de guerre, car lors de la grande levée de bonniers entre le Nord et le Sud, il fut un des premiers à s'enrôler sous les drapeaux, et quatre ou cinq ans durant, il se signala sur les champs de bataille.

C'est dimanche dernier, 14 septembre, que dans toute la

GRAND OPERA HOUSE.

"Secret Service." Encore une semaine de succès brillant qui s'ouvre pour le Grand Opera House. "Secret Service" de Gillett, sera de plus belle accueillie que "By Night or Broad."

La direction doit être satisfait. La troupe pour la saison est merveilleusement bien composée, et par-dessus le marché, elle est acceptée et accueillie par l'auditoire.

Ce n'est pas une petite affaire que de monter une pièce comme "Secret Service," aussi compliquée et exigeant un grand personnel — une pièce où les intrigues les plus serrées de la politique viennent se mêler à l'éclat de faits d'armes.

M. Greenwald avait besoin d'un homme de valeur pour faire marcher toute cette troupe. Il a su le trouver chez M. Ralph Stewart, un acteur tant jeune possédant de brillantes qualités et ayant sa réputation d'une excellente compagnie.

Tout le monde sait que la pièce sera rapportée aux glorieux temps de la Coiffardière et que la saison sera aux environs de Richmond, qu'elle est d'un bon goût et l'auteur d'un intérêt poignant. A côté de Ralph Stewart, nous trouvons Frank Sheridan qui se distingue par son rôle de révélation; il a tout d'un coup, tout de mouvement!

Mais hélas! nous arrivons aux artistes du bon sens qui, tel comme ailleurs, ne le savent pas, tous les succès, à Miss Loring Rowan, qui joue généralement les premiers rôles. Elle a fait, cette fois, un succès de premier ordre, elle est tout à fait grande artiste.

Après elle viennent Miss Adora Anderson qui conçoit son rôle de la reine de la comédie; Miss Helen Ambrey, charmante dans celui de Miss Varney.

Ajoutez que tout le reste de la troupe est à cette hauteur et que, dès le premier soir, la pièce a été un succès.

AMUSEMENTS.

THEATRE CRESCENT. "McFadden's Flat." Le Crescent est, comme on le sait, le théâtre par excellence de la nuit à la Nouvelle-Orléans. Nous ne rappellerons pas les merveilleuses de la pièce; il nous en promet bien d'autres dans l'avenir.

Le voici qui commence la série de ses amusements comiques par une pièce délicate de toutes, par "McFadden's Flat."

Comme bien on le pense, la foule s'est donnée dimanche soir, et la salle pleine, bien avant la levée du rideau, et deux qui s'étaient réunis, dans l'espoir de s'amuser, n'ont pas été déçus. La comédie ne déçoit jamais et peu près dans les mêmes "Plats", mais que de différences dans les scènes et dans les personnages.

La pièce est une des plus nouvelles qu'il y ait au répertoire, et à la grande surprise de tous, elle a devancé la pièce la plus nouvelle; la comédie ou a joué des heures composées de jolies femmes et de jolies voix.

En fait, on s'est étonné de la nouveauté au Crescent dimanche soir, et il en sera ainsi toute la semaine.

THEATRE AUDUBON. "In Missouri." Ce qui nous a frappé tout d'abord dimanche soir, en arrivant au théâtre Audubon, ce fut la belle et bonne parure "Standing Room Only" qui y a déjà séjourné tant de fois dans le passé. Cela nous dispense de faire de longues phrases pour donner une idée de la foule qui se pressait dans le théâtre.

Il suffit d'ajouter que la troupe a été composée par M. Baldwin et Furness pour faire comprendre qu'elle est bien faite et capable d'enlever les cœurs les plus difficiles d'Orléans.

Le succès du reste a été tel qu'avant le commencement de la troisième acte, M. Baldwin a été obligé de paraître devant le public pour le remercier de la manifestation dont il était l'objet.

Feuilleton L'Abeille de la N.O. ROI DES MILLIARDS PAR HENRY GREVILLE. HARRY DÉVOILE SES QUALITÉS ENCORE INCONNUES.

avait épousé. — Bonsoir, répondit-elle. — Demain, vous ne m'attendrez pas, dit-il, je vais à Spa. S'il arrivait quelque chose d'inattendu, vous feriez télégraphier au Cercle. J'y passerai et le donnerai de suite. — Mardi, fit Zite en fermant les yeux. La porte se ferma aussi et le silence régna, troublé seulement par le tic-tac de la pendule. Alors Zite s'assit dans son lit, arrangea ses oreillers et songea. Demain elle serait libre? Anselme était en route, et tout le monde avait pardonné... C'était une félicité pour intense. Elle était trop de se trouver mal, de s'être plus maltraitée de ses larmes, de ses rires, de tout cet orage de sensations qui tourbillonnait en elle. Elle voulait appeler, puis elle songea que si on venait, on toucherait à sa robe, à son précieux chèque, la rançon de sa liberté. Son mari entrerait le premier, elle devrait subir les hypocrisies empressements qu'il lui prodiguait des qu'elle n'étaient plus seule. Par un effort surhumain, elle croisa ses bras autour de ses genoux et s'ordonna à elle-même le calme, la raison, le silence. Peu à peu ses membres se détendirent, elle s'allongea sous les

couvertures et s'endormit comme un enfant. XXXIV ILS SONT PARTIS. Quand elle s'éveilla, onze heures sonnaient à la pendule, pourvu qu'elle n'eût pas manqué le train! Bien vite, elle s'habilla, peu soucieuse de sa beauté inutile, et à un moment où elle allait faire demander la voiture, la fille de chambre parut. — Monsieur le docteur est venu deux fois, dit-elle, il a dit que le repos était tout ce qu'il y avait de meilleur pour madame, et qu'on ne devait pas la déranger plus tôt. Mais il a laissé un mot pour remettre à onze heures. Elle présenta une enveloppe fermée que Zite décrocheta, le cœur battant. — Dormir c'était parfait et même nécessaire. A présent en route. Celui de Spa est parti depuis longtemps. — La voiture? commanda Zite. — Elle est en bas. Alors, ma dame ne prend rien, pas même une tasse de café? — A la gare, si l'on a le temps. Mardi de vos soins, ma bonne fille, ajoutez-elle en la récompensant largement. Si quelque nouvelle de moi, vous direz que je suis allée rejoindre mon mari. Ses effets restent ici, vous en aurez bien soin. Zite descendit les escaliers

presque en courant. Zite avait des ailes. Le bonheur, la liberté, était au bout de rails, là-bas, quelque part, elle ne savait pas où. La voiture allait d'un bon train et arriva bientôt à la gare; Zite s'engagea dans la salle des Pas Perdus, une main lui glissa sur le bras, elle ne prit pas la peine de le regarder. Est-ce que Harry ne savait pas tout, ne ferait pas tout ce qu'un tendre frère aurait accompli? Elle marcha droit devant elle, suivant son protecteur, reconnaissable pour elle seule. Un employé l'attendait près d'une portière ouverte; elle monta seule. Personne ne vint; le train partit. — Allez, dix minutes d'arrêt, changement de voitures pour... L'employé s'éloigna; compréhensif qui peut. Le grand corps souple de Harry obstrua le jour de façon à interdire le passage aux plus déterminés. — Faim? demanda-t-il, avec ses yeux rieurs, en refermant la portière. — J'en ai honte! avoua-t-elle. Je devorerais l'importe quoi! Il tira de derrière lui une sorte de jumble de voyage qui était un panier. Dans un des tabourets se trouvait d'excellent café au lait encore chaud, dans l'autre une pile de tranches de pain beurré avec du jambon. — Oh! Harry, jamais je ne pourrai... commença-t-elle.

— Alors, si vous ne pouvez pas, ce n'est pas la peine d'essayer, dit-il d'un ton préemptoire très semblable à celui de l'oncle John. Mangez, pendant que je vous expliquerai. Le train se remit en marche, à travers les prairies où fleurissaient les délicats crocus mauves de l'automne. — Nous allons quitter le train à Gand; mes billets sont pour Ostende; s'il nous cherche par là, il a de quoi s'occuper agréablement une semaine ou deux. Et nous, nous allons vers Lille. Vous ne connaissez pas Lille? Zite avoua son ignorance. — C'est une ville où il pleut noir... positivement. A cause de la fumée. Presque autant qu'à Londres. Là, vous vous reposez une nuit. Demain, la journée sera fatigante. Il faut que nous arrivions à Rouen absolument. Il y aura des changements de wagon, des arrêts intermédiaires... — Cela ne fait plus rien! déclara Zite, les yeux brillants de joie. Dites, Harry, il y a plus de pain beurré? Il n'y en avait guère, vous savez? Il fouilla dans une poche de son parapluie et en tira une ration supplémentaire. — Seulement, il n'y a plus de manière d'exécuter, je n'ai plus de café, c'est du lait... — Oh! cela m'est bien égal! affirma la jeune femme. Et à

Rouen, Harry, nous nous arrêtons! C'est si intéressant! — A Rouen, nous prenons un train de pocharde, pareil à la voiture qui ramasse les ivrognes; un de ces trains qui s'arrêtent partout et ne vont nulle part. Pourtant il nous amènera à Honfleur. Le bateau est très rapide et plus commode, mais nous courrons le danger d'être rencontrés par nos compatriotes, et ils sont si bavards! — Et à Honfleur? demanda Zite. — Un peu haut sur la côte de Grâce, en face de la mer, il y a une petite maison couverte de roses: un amour de maison et dans une bonne vieille femme qui parle presque le canadien, vous verrez, c'est très drôle. Elle vous soignera, elle vous dotera... Elle a été très malheureuse avec un méchant mari autrefois; c'est une vraie orpheline, qui a fait que nous soyons dans la maison vendredi soir, soumise. Je suis bien fâchée de voir vous presser... Mais vous passerez la nuit seule avec la vieille bonne femme dans sa maison, parce qu'elle a bien voyagé avec vous, mais je ne puis pas demeurer avec vous. Et puis j'ai autre chose à faire. Samedi matin, à sept heures, j'irai chercher Annie. — Annie? fit Zite d'une voix basse. — Je suis tout de même un im-

bécile! pensa Harry. Il me manque un peu de pratique pour devenir médecin de femme... — Annie sera au Havre samedi matin et avant midi nous déjeunerons ensemble dans la petite salle de la bonne femme, où les murs sont couverts d'assiettes sèches, comme elle dit, et qui regarde la mer. — Annie, Annie! sanglotait Zite incapable de se contenir plus longtemps. — Harry était fort empressé; jamais pareille aventure ne lui était arrivée: il prit le parti de se fâcher. — Ah! ça, dit-il, croyez-vous que c'est pour moi plaisir que je galope en Belgique sans me dégoûter de divers? Vous ne devez rien de rien de rien, et ce que vous me devez c'est de ne pas compliquer la situation par une attaque de nerfs. On ne connaît pas ça à La Ferme et je suis incapable de vous en tirer. Zite fut émue en un instant. — Je vous demande pardon, mon cousin, dit-elle en étouffant des restes de sanglots. C'est fini. Je reconnais que je n'ai plus le droit de vous causer le moindre souci, et plus de ceux que vous avez déjà... Charmé de la voir restreinte dans le giron de la sagesse, Harry l'apaisa du geste. — Ne prenez pas mes paroles au pied de la lettre, dit-il, et quand je dis que ce n'est pas pour moi plaisir c'est un affreux